

« Smotte Smash Green 1½ »

Marie-Louise Paquette

Numéro 34 (1), 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27041ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paquette, M.-L. (1985). Compte rendu de [« Smotte Smash Green 1½ »]. *Jeu*, (34), 158–159.

Leur petit animal familier est un monstreux flamant rose sur échasses qui court un peu partout en déployant ses larges ailes, chassant les spectateurs sur son passage comme on traverse en tapant des mains un groupe de pigeons affolés.

● « smotte smash green 1½ »

Spectacle du Théâtre Zoopsie. Mise en place: Marie-Hélène Letendre et Dennis O'Sullivan; son/vidéo: Jacques Bélanger; éclairages: Dennis O'Sullivan. Avec Gilles Amyot, Johanne Bouchard, Louise Dubé, Serge Gagnon, Marcel Gosselin et Véronique Watters. Présenté au Musée Smash, du 10 au 28 octobre 1984.

du spectateur considéré comme superflu

Un appartement de trois pièces, désaffecté et pas très rassurant, sert d'environnement aux membres d'une famille dégénérée qui s'ébroue, avec complaisance, dans la crasse et le grotesque.

Ici, pas d'espace strictement réservé au public, qui se masse où il peut en petit troupeau inquiet. L'aire de jeu est partout. Les spectateurs doivent se garer, à la dernière minute, pour ne pas être bousculés et, parfois même, courir derrière les acteurs qui vont et viennent d'une pièce à l'autre sans se soucier de personne, le tout, évidemment, en évitant de se faire éborgner par l'affreux oiseau. Le spectateur, en tant qu'obstacle à la représentation, ou presque, se sent curieusement de trop, égaré là par erreur. Seule concession à son angoisse: une actrice, qui n'est pas un des personnages de la pièce, se mêle discrètement aux autres et *suggère* l'endroit d'où il sera le plus facile de suivre la scène, où le danger sera le moins grand.

Chronique familiale délirante aussi bien



Des acteurs « qui vont et viennent d'une pièce à l'autre sans se soucier de personne »: *Smotte Smash Green 1½*. Photo: John Wassilco.

que drame d'espionnage loufoque, *Smotte Smash Green 1½* utilise les ressources de la vidéo. Le passage d'un média à l'autre n'est malheureusement pas toujours réussi, certaines séquences sont franchement trop longues et, de plus, confuses. On perd alors le fil de l'histoire et la dynamique du jeu s'es-souffle.

C'est vraiment le rapport spécial établi avec le public, objet de luxe qu'on s'accorde comme une récompense mais qu'on joue à ignorer, qui constitue l'élément le plus intéressant d'un spectacle qui renâcle sous le joug du théâtre conventionnel.

marie-louise paquette

« it »

Texte de Lawrence E. Smith, traduction de Robert Gravel. Mise en scène de Lawrence E. Smith; conception visuelle: Omnibus et Yvan Gaudin; costumes, accessoires, maquillage, coiffures et patine du décor: Yvan Gaudin et Pierre Bergeron; conception et réalisation de la bande sonore: Yves Daoust; éclairages et régie: Martin St-Onge. Avec Francine Alepin, Jean Asselin, Denise Boulanger, André Fortin, Suzanne Lantagne, André Larocque, Jocelyne Lemieux et Danielle Trépanier. Production d'Omnibus présentée à l'Espace libre, du 18 septembre au 13 octobre 1984.

ça?

« Omnibus se distingue par un répertoire original reposant *essentiellement* sur la technique du mime corporel. »¹

Faute d'avoir oublié momentanément — ou mis de côté — cette règle formulée par la troupe elle-même, Omnibus n'a pas livré la marchandise annoncée. Vou-lant faire de cette dixième création le clou, le *hit*, de leur dixième saison et « poser un jalon significatif dans l'ensemble de leur démarche théâtrale », les membres d'Omnibus se sont, au contraire, éloignés de celle-ci, misant

plutôt sur l'utilisation de la parole et l'élaboration d'une scénographie complexe, au détriment de l'essence même de leur travail: le corps².

Même si, visuellement, la scénographie réussit à nous étonner par un réseau très élaboré de structures diverses (l'intérieur d'une maison surchargé de meubles et d'accessoires empilés les uns sur les autres jusqu'au plafond et répartis à plusieurs niveaux), elle ne parvient pas à masquer la vacuité du contenu. Il ne suffit pas de dire dans le programme que « le texte n'est qu'un encadrement destiné à créer des images théâtrales », que « dans la mesure du possible, /7 est vide d'idées et que les personnages n'expriment aucune philosophie » pour justifier l'ennui profond distillé par ce spectacle. Le plus bel emballage ne parviendra jamais à faire oublier qu'il n'y a rien dans la boîte. Malgré la générosité et la richesse de l'idée de base (confondre rêve et réalité au sein d'une famille typiquement nord-américaine, repliée sur elle-même, sans contact avec l'extérieur), malgré une composition réussie de Denise Boulanger dans le rôle de la grand-mère, la difficulté réelle des mimes à se mouvoir dans ce fatras, dans cet amoncellement d'objets et de pièces hétéroclites marque bien l'impossibilité de trouver un sens original à cette oeuvre.

Ce n'est pas tout d'écrire que « l'oeuvre, c'est sa coquille ». Encore faut-il qu'il ne soit pas vide!

pierre lavoie

1. Texte écrit par Omnibus pour le *Répertoire théâtral du Québec 1984*, Montréal, les Cahiers de théâtre *Jeu*, 1984, p. 209. C'est moi qui souligne.

2. Dans un entretien réalisé par Lorraine Hébert en 1981, Denise Boulanger et Jean Asselin, les directeurs artistiques d'Omnibus, énonçaient ainsi leur credo théâtral: « Pour nous, le mime c'est du théâtre... Mais qui fonctionne avec une économie extraordinaire de moyens. » *Jeu* 18, 1981.1, p. 111. Le mime corporel, en quatre ans, aurait-il changé de façon aussi radicale?





Catherine Bégin et Janine Sutto dans *Harold et Maude*. Photo: André Lecoz.

● « harold et maude »

Pièce de Colin Higgins. Adaptation française de Jean-Claude Carrière. Mise en scène: Jean-Luc Bastien; décors: Marcel Dauphinais; costumes: Pierre Perrault; éclairages: Claude Accolas; musique: Michel Hinton. Avec Serge Denoncourt, Catherine Bégin, Louise-Hélène Lacasse, Edgar Fruitier, Janine Sutto, Jacques Rossi, Benoît Dagenais, Sylvie Picard, Marcel Girard, Marie-Josée Baron et Annette Garant. Production de la Nouvelle Compagnie Théâtrale présentée au Théâtre Denise-Pelletier, du 25 octobre au 8 décembre 1984.

une belle pendaison

Hallucinante, saisissante, cette pendaison feinte du jeune Harold sur laquelle s'ouvre le rideau. Réussite totale! La représentation n'épargnera d'ailleurs rien pour mettre en relief, par des effets spectaculaires (et réussis!) les frasques spectaculaires et embourgeoisées du fils de madame Chasen. Le spectateur aura pu s'enchanter des images de la scène¹.

Du côté de Harold, surcharge visuelle, donc. Mais, du côté de Maude, économie de moyens. Tout reposait sur le personnage lui-même (sur Janine Sutto, en fait, qui jouait Maude avec un naturel déconcertant), sans qu'on ait cru avoir besoin de rendre sa plénitude de vie visuellement perceptible.

Mais le texte n'est-il pas ainsi pris à contresens? Maude ne devrait-elle pas être plus visiblement extravagante pour que Harold, à l'imagination si débridée, en arrive à être attiré par elle, à puiser à cette vie hors du commun, bien remplie

1. Notez que je borne ici le plaisir visuel à la qualité de la scénographie, car les costumes, eux, demanderaient qu'on les considère tout autrement. Le caractère volontairement caricatural des costumes de la maman de Harold faisait plutôt grincer des yeux, si j'ose dire, alors que celui de Maude, à l'image de certaines poupées de chiffon, frisait le ridicule.

◀ « Une composition réussie de Denise Boulanger dans le rôle de la grand-mère ». Les rats sont interprétés par André Fortin et Jocelyne Lemieux. Photo: Carl Valiquet.

de petits riens, pour apprendre enfin à se donner le temps de réussir sa mort?

Au cinéma, si mon souvenir est bon, la folie douce de Maude, sa délinquance essentielle, étaient visiblement perceptibles. La vieille dame vivait entourée d'objets hétéroclites qui envahissaient son espace et sa vie, lui donnant, par le trop-plein, une juste mesure du vide absolu, de la mort. Sa sérénité était ainsi signifiée.

La production de la N.C.T., quant à elle, a fait fi, pour traduire l'univers de Maude, de toute enflure de vie, de tout signe visible en ce sens, et c'est une erreur, je crois. Même si le public de la N.C.T. est jeune, même s'il faut lui apprendre à aimer le théâtre, même si on a le droit (et sans doute s'en fait-on un devoir) de lui en mettre plein la vue pour que la fascination de la scène puisse s'exercer, je doute qu'il faille y risquer le sens même de l'oeuvre. La représentation, malgré ses qualités indéniables, débalançait malheureusement la pièce au profit du jeune Harold.

Iorraine Camerlain